

DE PARIS A PARIS

ENTRETIEN AUTOUR DE SEPT IMAGES

J'AI sous les yeux sept photos de Miguel Angel Asturias. Elles ont été prises en 1953, un an après la parution, en France, de *Monsieur le président*, qui lui avait valu le prix du Club français du livre, alors que, sous le gouvernement Arbenz, il était conseiller culturel de la légation guatémaltèque à Paris. C'était la première fois qu'il y revenait depuis le séjour qu'il y avait fait de 1924 à 1933 comme réfugié politique. Mêlé au mouvement surréaliste, il avait connu alors Alejo Carpentier, Desnos, Aragon, Benjamin Peret, Breton, Tzara, etc.

Est-ce lui — est-ce moi — qui eut alors l'idée de ce pèlerinage aux lieux de son premier séjour et d'en fixer les étapes sur pellicule ?

Quatorze ans plus tard, ces photos sont à nouveau entre nous, alors qu'après une ambassade au Salvador, suivie d'un second temps d'exil, à la chute du gouvernement Arbenz, Asturias est revenu, mais comme ambassadeur de son pays, cette fois.

Le temps n'a pas bougé, à l'image de ces fleurs mexicaines qui ornent les salons de l'ambassade, œuvre des artisans de Xochimilco peut-être ou de ces prisonniers qui les vendent librement sur les routes du Mexique, à la porte des pénitenciers.

Les photos ont un peu jauni, donnant parfois à la stature d' Asturias et à son masque de divinité maya l'aspect de ces statues que l'on découvre, tachées d'humidité, dans le profond de la forêt guatémaltèque, cet enfer vert, et que l'on verra cet automne à Paris, après leur actuelle exposition itinérante à travers la France.

— Oh, vous les aviez gardées, s'exclame-t-il. Et son visage, qu'on dirait modelé dans de la terre vivante, s'irradie de ce même sourire chaleureux que je lui vois, sur la photo qui le représente avec Youki Desnos.

Nous avions eu de la difficulté à la rencontrer et quand, enfin, nous l'avions retrouvée, entre son grand caniche noir au poil bouclé et son chat gris, rayé, sous le portrait de Desnos au profil en forme d'étrave et à la mère folle : « Comment vas-tu, vieux frère, s'était-elle écrié comme s'ils s'étaient quittés la veille. Mais dis-moi, tu as pris du ventre. Tu te souviens, cette nuit que tu avais dormi au pied de la statue de Saint-Michel. »

Il y a dans le *Miroir de Lida Sal* une nouvelle qui fait irrésistiblement penser à Desnos. C'est « Jean le Tamanoir ».

« Avez-vous vu le Tamanoir ? Œil bleu, œil blanc, œil gris, œil noir », chante le poète.

— Vous l'avez revue ?

— Youki ? Oui, une fois. Avant sa mort. Elle était déjà très malade. »

La seconde photo évoque curieusement la nouvelle qui donne son titre au récit : *Le Miroir de Lida Sal*. Asturias, en visite au bar de la Coupole ou du Dôme, se reflète dans plusieurs glaces, où, surréalistement, deux visages de barmen se superposent également sur un seul corps, où des reflets blanchâtres ont des allures de cierge. Il est là, massif,

large, les mains enfoncées dans les poches, comme au temps de Dada, « intérieurement immense ».

La maison meublée qu'habitait Asturias, place de la Sorbonne, voici plus de quarante années — d'où il se revoit aujourd'hui sortant il y a quatorze ans — n'a toujours pas changé. Mais le café où il tenait ses assises, tout à côté, avec Eluard, Picasso, Foutjita, est devenu une librairie. Du zinc des bistrots, le surréalisme s'est sublimé dans le marbre des livres comme une mémoire retrouvée.

Devant les grilles fermées du Collège de France, où méditent des statues en toge, puis dans une des salles de cours, Asturias — œil de toucan près du nez fort busqué, sur des lèvres épaisses — rêve maintenant au temps où, sous la direction du professeur Georges Raynaud, il étudiait les mythes et les religions de l'Amérique maya. C'est alors que pour compenser l'aridité des études scientifiques, retrouver l'instinct de sa terre violente et convulsive, il écrivit ces *Légendes du Guatemala* qui enchantèrent Valéry.

La dernière photo d' Asturias le montre assis à sa table, dédicant un livre, deux taches de terre brune à la tempe, comme des empreintes de modelleur. C'était hier *Monsieur le président*. Aujourd'hui ce pourrait être ce *Miroir de Lida Sal* dans lequel la « Légende des tablettes qui chantent » nous apporte son credo de créateur, de « Mâcheur de lune ».

« Créer, écrit Asturias, c'est voler à droite, voler à gauche, voler partout, en grand et en petit, tout ce qu'exige l'œuvre d'art. »

Reprendre à la légende maya ses « rêves-poèmes », aux grandes compagnies fruitières ce qu'elles avaient elles-mêmes volé au petit peuple des planteurs, se servir de la lutte entre le démon indien et le démon chrétien.

« Les romans qu'on publie actuellement représentent une prise de conscience de l'Amérique latine pour sa libération économique, m'avait dit Asturias en 1953.

» Le lecteur français s'intéresse aujourd'hui à la littérature latino-américaine, non plus par exotisme, mais pour son témoignage humain, me dit-il en 1967. Chez nous la littérature est plus primitive, plus proche de l'homme et de son angoisse tellurique. Les jeunes écrivains guatémaltèques actuels : poètes, conteurs, romanciers écrivent une littérature sociale poétisée. »

PAUL MORELLE.